

PREMIER PARTIE

Son écriture fine recouvrait tout un feuillet. Il en relisait attentivement le texte comme s'il le découvrait. Pourtant il s'était donné du temps pour l'écrire, il en avait sans doute raturé quelques mots ou changé des phrases par de plus percutantes, peut-être même avait-il fait plusieurs brouillons ? Nous ne le saurons jamais. En revanche il est certain que son sourire était venu animer son visage éclairé par cette lampe à pétrole qui l'assistait dans ses travaux le jour déclinant dès qu'il jugea l'ensemble de son travail conforme à ses intentions. Il se mit ensuite à l'énoncer cette fois à haute voix, disons qu'il le chuchota comme s'il voulait l'extraire prudemment de la surface inerte du feuillet pour lui donner vie dans la pièce. Paul Maes, maire de Banne, une petite commune nichée dans le relief agité du sud de l'Ardèche venait de terminer la rédaction d'un discours. Nous sommes en mai 1947. Trois ans auparavant, le 29 juillet 1944, sa commune avait été le théâtre d'un accrochage sérieux entre la Résistance ardéchoise et une importante colonne de la Wehrmacht. Dans quelques jours il lira donc son texte à l'occasion de l'inauguration d'un monument érigé à la mémoire de cette embuscade victorieuse dressée par les FFI. Mais Paul ne pouvait réellement se satisfaire de son travail que s'il obtenait l'approbation de sa femme. C'était un rituel auquel il ne dérogeait jamais. Marie-Françoise était pour lui un passage obligé, son avis était déterminant, et ce jour-là il savait qu'elle se montrerait particulièrement attentive, elle était impliquée dans les motivations de ce discours. Son franc-parler, avec son cortège de remarques et de conseils voire de critiques risquait, comme c'était souvent le cas, de fragiliser son texte, mais cette

fois il était persuadé que son ressenti serait différent, il souhaitait tellement qu'elle partage ses impressions.

Au fil des années précédant la Guerre, Marie-Françoise était devenue dans le village une personne respectée et considérée à l'égale de son mari. De taille moyenne, la silhouette fine, elle avait de magnifiques yeux bruns et un regard malicieux qui savait captait l'attention. Ses toilettes le plus souvent colorées, qu'elle confectionnait elle-même, reflétaient parfaitement son tempérament pétillant. Cette élégance, accompagnée par une démarche légère et sautillante malgré le poids des années, lui attirait la sympathie générale. Dans ce village vivant au rythme des mineurs et des paysans, les uns rejoignant avant l'aube leurs galeries incertaines, les autres toujours seuls sur leur lopin de terre, apercevoir la femme du maire, même furtivement, n'était pas anodin dans leur journée.

Marie-Françoise s'était assise dans le seul fauteuil du bureau. Ce siège capitonné de cuir paraissait si lourd que les pieds qui le supportaient semblaient en permanence devoir faire un effort pour le maintenir debout. Cela dit ce n'était pas le poids plume de la maîtresse de maison venant d'y prendre place qui aurait pu aggraver cette impression. Marie-Françoise était légère comme une tourterelle. C'était d'ailleurs ce sobriquet que son mari lui avait donné dès leur installation au village. Peut-être pensait-il en le choisissant à la faculté qui lui était attribuée d'annoncer de jolis présages. Ce soir-là était donc l'occasion de vérifier une nouvelle fois la pertinence de cette réputation.

Marie-Françoise avait saisi de ses deux mains fines, à peine tavelées par quelques taches dues à son âge, le feuillet qu'il lui avait tendu. Elle le tenait ainsi à la hauteur de son visage comme le garde champêtre annonçant à la population une nouvelle directive, mais contrairement à l'agent municipal, elle resta silencieuse, calée dans son fauteuil, immobile tout au long de sa

lecture. Cette situation perdura bien plus longtemps que la longueur du texte ne l'imposait. La chaleur silencieuse de cette journée de juillet avait anesthésié la pièce. Les persiennes entrouvertes laissaient passer un filet d'air épais et cuisant qui gonflait le rideau. Imperceptiblement ce silence avait gagné l'ensemble de la maisonnée composée au premier étage de quatre pièces déjà plongées dans une obscurité sous tension, aucun bruit ne semblait capable de perturber cette ambiance inhabituelle. Et puis sous le regard de Paul attentif à ses moindres mouvements, les mains de sa femme s'abaissèrent lentement pour se poser délicatement sur ses genoux, découvrant ainsi un visage qui ne lui correspondait plus. Marie-Françoise était en larmes.

Que pouvait-il bien y avoir de si émouvant dans ce texte ayant pour seule vocation d'être lu devant un large public ? Certes Paul était capable d'envolées lyriques quand il laissait filer sa plume. On lui reconnaissait du style. Son sens de la formule était apprécié. Et s'il n'était peut-être pas un réel orateur à cause d'une voix trop douce le privant de cette solennité percutante qui seule sait capter et maintenir l'attention, la fluidité parfaitement maîtrisée de ses discours suffisait pour convaincre ses auditoires. Et puis ce qui chez lui pouvait se révéler pertinent et rigoureux, intelligent et subtil, n'avait jamais eu pour intention d'émouvoir au point de faire pleurer, encore moins s'il s'agissait de Marie-Françoise réputée pour sa force de caractère. Curieusement devant le trouble de celle-ci Paul n'esquissa pas le moindre mouvement d'affection, comme si cette émotion devait être partagée à égalité. Ils restèrent ainsi l'un en face de l'autre, immobiles et silencieux, la silhouette de Paul se découpant dans le halo fragile de sa lampe à pétrole, la présence mélancolique de Marie-Françoise s'était quant à elle diluée dans la pâle lueur de la sienne sous un vieil abat-jour en

verre mordoré. À cet instant précis tous deux auraient pu servir de modèle à une toile de Rembrandt à moins qu'elle n'en fût une émanation.

En ce jour de juillet 1947, Banne avait encore bien du mal à s'extraire totalement de ses années de guerre, et même si personne ne se sentait menacé, nombreux étaient les habitants qui la portaient encore en eux comme une plaie ouverte qu'aucune médecine ne semblait capable de cautériser. On ne se libère pas si facilement de tant d'années d'incertitude et d'angoisse, de privation et de solitude. Son discours, Paul l'avait justement pensé comme une véritable catharsis pour substituer au mal être de ses administrés un sentiment de fierté qui leur était dû en leur rappelant l'importance de leur rôle dans ce qui contribua à la victoire sur l'occupant. Néanmoins malgré le soin qu'il avait mis dans chacune de ses phrases, comme dans les silences prévus pour en accentuer l'impact, il savait par expérience qu'un discours vaut moins par ce qui est dit que par ce qu'il suggère, et que le ressenti en fera sa force dès que les mots auront été oubliés. Celui-ci devait rendre hommage à l'action de la Résistance tout en sachant que l'Histoire n'est jamais aussi simple que les faits qu'elle raconte. Sa richesse est multiple. La raconter sans la trahir est un véritable défi. Elle est la somme de nombreuses actions et de contraintes, de fatalités et d'opportunités, d'un contexte surtout, mais elle dépend essentiellement de l'engagement de nombreuses volontés. Les faits et les événements qui avaient accompagné la « *Bataille de Banne* » offraient une palette d'interactions aussi inédite qu'improbable. Paul et Marie-Françoise devaient y jouer un rôle essentiel. Rien pourtant ne les prédisposait à un tel engagement. Comment auraient-ils pu concevoir que l'histoire de leur couple serait un jour de 1944 percutée par la grande Histoire ?

Tout en laissant pendre ses lunettes au bout de leur cordon, Marie-Françoise s'était levée la première en prenant appui sur les accoudoirs du fauteuil. Le cuir totalement lacéré témoignait de la présence de nombreux chats dans la maison. Ils formaient en fait une petite cohorte se répandant en ordre dispersé suivant l'horaire et leur humeur dans les différentes pièces et dépendances. Marie-Françoise, silencieuse et digne, sortit ainsi de la pièce suivie par cette bande de matous devenus au fil des années de véritables compagnons à qui elle ne refusait rien et dont il était flagrant qu'ils en avaient parfaitement pris conscience.

Marie-Françoise naquit dans la maison mitoyenne. C'était en 1868. Son acte de naissance est précédé d'un en-tête joliment calligraphié au nom de l'empereur Napoléon III. Rien d'ostentatoire en revanche dans leur bâtisse enchâssée dans une rangée de constructions austères totalement ignorées du soleil dès la Toussaint jusqu'aux premiers jours du printemps. Mais la beauté d'une maison ne se manifeste pas nécessairement dans l'harmonie de ses formes, l'intensité du spectacle qui s'offre devant elle supplante souvent les subtilités de son architecture ou de son agencement intérieur. Placé depuis les fenêtres, le regard plongeait sur un paysage vaste et insaisissable dans sa globalité pour un observateur peu concentré. Tout commençait par une série de terrasses soutenues par des murets en terre sèche servant de vergers ou de modestes vignobles que venaient compléter en contrebas des rangées d'oliviers, puis des escouades de châtaigniers dégringolaient avec insouciance jusqu'aux abords de la plaine. C'était alors une immense étendue tachetée de champs et de près bordurée par une épaisse colline au-dessus de laquelle apparaissait par temps clair le relief du Vercors. De l'autre côté, le bois de Païolive, chargé de légendes et de mystères, était réputé pour servir de repaire à toute sorte d'animaux. Et puis il y avait quelques villages dont seuls les clochers émergeaient de la brume les matins d'hiver quand en

revanche durant l'été les maisons semblaient se presser les unes contre les autres pour se préserver du soleil comme un troupeau se resserre pour faire face à la menace d'une horde de prédateurs. Mais de leur point d'observation exclusif, Marie-Françoise et Paul se plaisaient à prolonger leur promenade immobile en appréciant un autre joyau. Leur demeure était posée sur un mamelon de roches, sensiblement à la même hauteur qu'un piton leur faisant face sur lequel était perché un château. Son aspect ruinforme était le témoignage d'une longue histoire que les siècles n'avaient pas ménagée. Marie-Françoise et Paul le contemplaient toujours avec la même émotion, une douce poésie se dégageait en permanence de ses stigmates.

À peine âgée de huit ans, Marie-Françoise Julia Lacroix, fille de Théophile Edouard Lacroix, maître mineur à la mine de Montgros, et de Marie-Louise Ailhaud, une mère attentionnée et altruiste, quitta son village natal un matin d'avril 1876. Destination l'Algérie. Son père venait d'être sollicité pour une mission de prospection et de conseil dans les mines de la région de Beni-Saf dans l'ouest du pays. C'était le début d'une grande aventure. Marie-Françoise n'en avait évidemment pas saisi l'importance, la distance la séparant de ce monde inconnu comme la durée du déracinement qui s'annonçait échappaient à toute rationalité pour une petite fille de son âge. Trop loin, trop imprécis, totalement irréel. Devoir quitter son village qu'elle ressentait comme étant le centre du monde pour arpenter des chemins inconnus alors qu'elle ne connaissait même pas celui qui menait au village voisin, rendait impossible toute projection. Elle regardait incrédule son père en baliser l'itinéraire sur une carte criblée de villes au nom mystérieux et lacérée de cours d'eau aux tracés erratiques. Il l'avait déployée sur la grande table en chêne de la cuisine comme un général à la veille d'un assaut décisif. La lumière vacillante de sa lampe ne parvenait pas à en

éclairer la totalité. L'ingénieur des mines avait du mal à se concentrer. La nouvelle existence que cette mutation de l'autre côté de la Méditerranée imposerait à sa famille le rendait aussi fébrile que sa fille qui était surtout troublée à l'idée d'abandonner ses camarades.

Edouard Lacroix n'en était pas à son premier voyage. Par la force des choses il avait dû apprendre à vivre loin de son village. Jusqu'en avril 1868, année de naissance de Marie-Françoise, il était cavalier dans le Régiment d'Artillerie de la Garde impériale. Son régiment était cantonné à Versailles. La loi de 1855 imposait un service national actif de 7 ans sensiblement réduit à la fin de la décennie suivante. Ce n'est donc qu'à l'âge de vingt-six ans, après avoir assuré son devoir sous les drapeaux, qu'il avait regagné son Ardèche natale. Le 19 juillet 1870, l'Empereur Napoléon III déclara la guerre à la Prusse de Bismarck. Les combats durèrent 10 mois. Curieusement il ne reste aucune trace de son rappel éventuel pour renforcer les rangs de son régiment. Il n'empêche que cette fois le déracinement qui s'annonçait prenait une tout autre allure. L'ensemble des villageois l'avait bien compris en s'impliquant dans les préparatifs de ce périple comme si chacun en était un des protagonistes. Banne vécut ainsi pendant plusieurs semaines au rythme de cette famille qui allait s'exiler dans un pays trop lointain pour être sûr qu'elle retrouvait un jour le chemin du retour. Et même si Edouard leur en avait abondamment expliqué l'intérêt, autant pour s'en convaincre que pour apaiser leur inquiétude, la tension était évidente. Le jour du départ fut une véritable cérémonie. Il avait d'abord fallu atteler un bœuf à la seule charrette du village capable de transporter dans de bonnes conditions trois voyageurs et leurs malles. L'abbé Gustave Ailhaud, oncle de Marie-Françoise, bénit l'attelage sous les applaudissements nourris d'une foule composée de personnes

qui se connaissant toutes nouaient entre elles une forte complicité. Puis dès que la charrette disparut dans l'épaisseur du bois de pins jouxtant les dernières maisons et que les cloches cessèrent leur envolée débridée, c'est un étrange et profond silence qui s'installa durablement sur la commune.

Marie-Françoise était assise sur la margelle de cette charrette mieux adaptée pour transbahuter du fourrage, du bois ou des animaux que pour véhiculer une famille. Tous les trois avaient revêtu leurs habits du dimanche, essentiellement un faux col en celluloïd et des bottines passées à la graisse pour lui, une coiffe piquée d'une fleur du jardin assortie à une robe d'été serrée à la ceinture pour elle et un canotier de paille brillante pour Marie-Françoise. Ses parents l'encadraient avec attention, les mains crispées sur ses épaules comme si eux-mêmes se retenaient à leur fille qui de son côté tenait fermement sur ses genoux un panier en osier d'où apparaissait furtivement le museau terrorisé d'un jeune chat. Le village voisin était distant d'une pincée de kilomètres mais il leur fallut plus d'une heure pour apercevoir la pointe de son clocher. Les ornières et les dénivelés à répétition ne facilitaient pas leur progression, et le bœuf ne semblait pas décidé à s'impliquer comme il eut été souhaitable dans cette mission exceptionnelle.

Le village qui les attendait était en effervescence. Il vivait depuis plusieurs jours un événement majeur de son histoire. Saint-Paul-le-Jeune venait d'inaugurer sa gare. Nous sommes en 1876. Le chemin de fer allait désenclaver cette région en la rattachant au reste du pays, et Saint-Paul jusque-là bourgade très modeste et discrète devait connaître à partir de ce jour un nouvel essor. Cette ligne avait été conçue pour relier les exploitations minières environnantes en pleine expansion à des voies d'eau ou à d'autres lignes plus performantes pour atteindre enfin de grandes villes, c'est dire si l'entrée en gare de la locomotive était

chaque fois un évènement très attendu par la population. Comme à chacun de ses passages, la foule était au rendez-vous, des familles avaient fait le déplacement, certaines venant des hameaux voisins. C'étaient pour tous bien plus qu'une simple attraction. L'arrivée du monstre mécanique était chaque fois vécue comme l'apparition d'un monde nouveau dont personne ne percevait précisément les conséquences mais que tous ressentaient comme essentiel. Autour des quelques voyageurs regroupés au milieu du quai entravé par toute sorte de malles, de sacs, de paniers et de valises, les curieux se pressaient avec enthousiasme. Un sifflet strident et prolongé annonça l'arrivée du train. Un bruit ahurissant le précéda. Soudain le monstre apparut. Il sortait d'un tunnel dont la gueule s'ouvrait juste avant la gare. Semblable à un énorme pachyderme, le convoi composé de wagons de marchandises et de voyageurs se trainait sur la voie en crachant avec violence une épaisse fumée noire. Le chef de gare avec sa moustache acérée en fines pointes le regardait approcher à pas lents, puis s'arrêter bruyamment sur son quai comme si le monstre venait de lui obéir, le rendant aussi fier qu'un dompteur ayant réussi son numéro. Une fois les passagers laborieusement installés dans leur compartiment, le train s'ébranla d'abord sans véritablement bouger, il semblait même sur le point de se disloquer tellement le bruit qui accompagnait la manœuvre devenait assourdissant. Et puis le convoi finit par avancer, imperceptiblement, comme prudemment, avant de se lancer sur la voie avec un enthousiasme mesuré. La foule, impressionnée par ce mouvement intempestif autant que par le tapage insensé qui l'accompagnait, fit un bond en arrière. En quittant Saint-Paul-le-Jeune, la cheminée ne crachait plus cette fumée noire et âcre due à la mauvaise combustion du charbon, c'était au contraire une vapeur d'eau bleutée qui s'échappait du dos de la locomotive avec l'élégance d'une oriflamme accrochée

au sommet d'un mât. Cette fois c'était sûr, Marie-Françoise et ses parents partaient vers un autre monde.

À peine le dos tourné à la gare, c'est une nouvelle fois un long tunnel qui attendait le convoi. La locomotive s'était ruée en hurlant dans ce trou béant s'enfonçant sur près d'un kilomètre sous la colline de la Gadhile. Sa vitesse maximale n'excédant pas les vingt kilomètres heure, il lui fallut plusieurs minutes pour en atteindre l'autre bout. Aucune lumière dans ce tunnel pas plus que dans le wagon. La surprise fut totale. Un vacarme assourdissant dans un noir absolu tétanisa les passagers. Ce long tunnel plus profond que l'inconnu avait littéralement absorbé le train. Incapables de se soutenir mutuellement faute de s'entendre parler même en hurlant, ils se sentaient tous totalement impuissants dans ce maelstrom dont ils ne voyaient pas la fin. L'obscurité était si épaisse qu'elle avait non seulement gommé le moindre décor mais aussi toute idée de la réalité. Marie-Françoise se blottit aussitôt contre son chat aussi effrayé qu'elle. À quoi pouvait bien penser cette petite fille qui n'avait pas encore huit ans, emportée dans le délire improbable d'un train fantôme vers un terminus inconnu. Et ce ne sont pas les paysages découverts à la sortie de cet interminable cauchemar qui pouvaient la rassurer. La lumière soudaine l'avait surprise avec la même violence que l'épaisseur de l'obscurité ténébreuse du tunnel avait pu la terrifier. Il lui fallut un peu de temps pour s'accrocher au paysage qui ne cessait de fuir à la vitesse du train. Parfois elle suivait la ligne de crête d'une colline prenant son élan au niveau des rails pour s'élever vers le ciel, mais le plus souvent elle s'affaissait rapidement pour se fondre dans la campagne quand elle n'en percevait pas une autre qui racontait la même histoire. Elle s'enthousiasmait seulement à la vue d'un village. Elle en montrait du doigt avec jubilation le clocher à ses parents qui sensibles à sa joie faisaient mine de manifester à leur

tour le même emballement. C'est ainsi que le voyage se prolongea, le train lancé à la poursuite d'un décor qui ne cessait de se renouveler comme une bobine sans fin se déroulant sous le regard tour à tour médusé ou alangui des passagers. Par moment Marie-Françoise découvrait dans la vitre le reflet de son visage de porcelaine sous son canotier, ses longs cheveux noirs tombant sur ses épaules et sa robe d'été aux motifs fleuris dont elle était si fière, mais cette image pouvait disparaître aussi soudainement qu'elle lui était apparue en cédant la place à de nouvelles scènes champêtres. Apparaissaient alors des paysans en pleine moisson saluant en levant leurs fourches ce visiteur aussi bruyant qu'énigmatique, elle pouvait aussi observer une ferme esseulée perdue au fond d'un vallon, ou plus spectaculaire encore un défilé de roches abruptes quand le convoi enjambait un cours d'eau. Marie-Françoise lassée par la multiplicité de ces scènes finit par s'allonger sur la banquette en partageant avec son jeune chat qui n'en demandait pas tant un bout de son coussin. Avant de s'assoupir, elle se laissa bercer par le bruit lancinant du train qui avalait imperturbablement de ses vingt kilomètres-heure une collection infinie de paysages se succédant comme une galerie de tableaux.

Longtemps Marie-Françoise se souviendra de cet interminable voyage, mais elle n'en parlera qu'à de rares occasions. Il ne lui sera jamais facile de raconter le désastre qui l'attendait. Les mots s'élèvent toujours avec difficulté à la hauteur du tragique. Ce voyage en Algérie devait pulvériser quelques années plus tard tout le bonheur promis à une petite fille de son âge.

Théophile Edouard Lacroix regardait son unique enfant avec tendresse. La nouvelle vie qui les attendait était aussi difficile à percevoir pour lui que totalement impossible à imaginer pour sa famille. Cet embarras le contrariait. Depuis des semaines il était

incapable de se concentrer sur quoi que ce soit. Les paysages l'ennuyaient comme la lecture, et parler à sa femme l'aurait obligé à répondre à un tas de questions pour lesquelles il n'avait pas la réponse. Il préféra se réfugier dans une douce rêverie tout en regardant les nuages défilés dans le ciel. Paris continuait plus que jamais à irradier en lui.

En se remémorant ses sept années passées dans la Garde impériale, il bomba imperceptiblement le torse. Il se revoyait en manœuvre sur son destrier galopant dans la campagne versaillaise ou lors de défilés sur les avenues de la capitale avec son habit à la hussarde bordé de fourrure noire, sa culotte bleue à nœuds hongrois rouges et sa ceinture écarlate. À plusieurs reprises, il lui était même arrivé, avec un détachement de la Garde, d'escorter l'Empereur revenant du château de Versailles après une des fêtes grandioses et débridées qu'il affectionnait tant pour regagner ses appartements situés depuis 1852 dans l'aile Richelieu du Palais du Louvre. Théophile Edouard avait intégré ce régiment après la campagne d'Italie et le quitta sous les ordres du colonel Sigismond Guillaume de Berckleim sans avoir participé au moindre conflit. Mais à peine revenu dans son village natal, après avoir assisté à la naissance de sa fille, il apprendra que son unité avait été faite prisonnière lors de la capitulation de Metz face à l'armée prussienne. L'année suivante, le 29 mars 1871, la IIIème République proclamait par décret la création d'un nouveau régiment d'artillerie avec ce qui restait de celui qu'il avait servi pendant tant d'années. Penser à ces événements l'éloignait encore un peu plus de la sérénité qu'il recherchait. Théophile s'arracha à ses songes trop anxiogènes pour se laisser entraîner dans le tourbillon des images et des impressions qui avaient accompagné sa vie parisienne, loin cette fois de sa vie militaire.

Il se revoyait avec ses amis sur les Champs-Élysées, ou dans les allées du bois de Boulogne pour profiter à la belle saison de la fraîcheur de la végétation. Il ne se lassait pas du souvenir de l'ambiance parisienne, des Grands Boulevards, quant au printemps un flot d'élégantes en robes légères sous leur ombrelle accompagnée de partenaires en chapeau haut de forme se pressaient sur les trottoirs à la sortie des théâtres ou à la terrasse des cafés. Ce Paris virevoltant l'avait à la fois tellement intrigué les premières fois puis très vite sa séduction ne devait plus le quitter. Il se plaisait à s'accouder à la table en marbre d'une brasserie pour voir évoluer dans un ballet incessant les flots de calèches. Dès que le temps le permettait le plus grand nombre d'entre elles évoluait capote baissée, une minorité aux contraintes se glissait dans le trafic avec leurs rideaux tirés, traversant ainsi la capitale comme une énigme qui ne pouvait qu'attiser son imagination. Il arrivait qu'un fiacre déboule avec son cocher en gants blancs hurlant comme un beau diable pour s'imposer au milieu de tous ces mouvements de voitures qui s'ignoraient entre elles ; c'était incontestablement son spectacle de prédilection. Il aimait aussi le soir quand les becs de gaz s'allumaient veillant comme des sentinelles alignées le long de la chaussée envahie par les lanternes des calèches se dépassant ou se croisant en se frôlant les unes les autres entraînées dans une chorégraphie débridée par des chevaux dont les crinières semblaient flotter dans l'obscurité. Toutes ces images se bousculaient en lui comme les fragments de verre coloré d'un kaléidoscope soumis à un jeu de miroir. Sans doute fréquentait-il les cabarets et les cafés populaires. Sa maigre solde de militaire, malgré le prestige de son régiment, limitait drastiquement ses choix. Il affectionnait aussi les bals publics pour y découvrir les danses à la mode. Paris la nuit n'était jamais très engageant mais il est probable qu'avec ses compagnons il se

soit risqué dans les quartiers chauds de l'époque, comme ceux de Montmartre ou des Halls. Les militaires en permission affectionnent toujours les ambiances cabotines et interlopes, les établissements frivoles comme les lieux de débauche. Beau gaillard avec son maintien de cavalier au dos bien droit, cette virilité de caserne devait plaire aux filles.

Néanmoins ses distractions parisiennes l'amusaient plus qu'elles ne pouvaient le combler. À l'époque il pensait souvent à sa campagne ardéchoise. Banne l'avait vu grandir, c'était dans ce village que ses amitiés d'enfance l'attendaient, depuis il n'avait fait que côtoyer des relations de circonstance.

Calé sur sa banquette, il égrainait ainsi avec un plaisir évident tous ses souvenirs comme on feuillette un livre d'images jusqu'au moment où la vision de ces péripéties parisiennes commença à se diluer imperceptiblement dans son imaginaire. Il avait du mal à se concentrer, les lieux se mélangeaient, les situations et leurs acteurs ne se complétaient plus, tout s'emmêlait comme si un épais brouillard venait d'envahir le Paris de ses rêves. Théophile Edouard s'était tout simplement endormi. Seule sa femme resta éveillée. Marie-Louise n'était pas une femme à se laisser entraîner malgré elle par les événements, quant aux rêveries, elle les considérait comme une perte de temps. Marie-Louise se voulait concrète. C'est elle qui avait organisé l'aspect pratique de ce voyage, c'était pourtant la première fois qu'elle quittait son village.

Après quasiment deux journées de voyage ponctuées de correspondances avec leurs interminables attentes, Théophile Lacroix et sa famille rejoignaient la ligne de chemin de fer PLM (Paris, Lyon, Marseille) créée en 1848. La gare de la cité phocéenne, terminus de leur voyage avant l'embarquement sur un navire, était encore très modeste. Elle avait été conçue comme un simple embarcadère. Ce ne sera qu'une cinquantaine

d'années plus tard, en 1898, que l'architecte Joseph-Antoine Bouvard lui donnera toute sa noblesse avec sa verrière s'ouvrant vers le ciel en la bâtissant sur le plateau Saint Charles dont elle portera le nom. Marie-Françoise n'osait pas se risquer sur le quai ; l'agitation de la foule mêlée aux râles des locomotives, la précipitation des porteurs vociférant tout en bousculant avec leur chariot les voyageurs arrivants encore hagards à la descente de leur train, ou les partants en panique, la pétrifiaient. Elle se tenait en retrait sur le marchepied, totalement indécise malgré les appels répétés de ses parents, c'est finalement son chat qui sautant de son panier l'obligea à lui courir après. L'univers dans lequel elle venait de basculer l'effrayait. Rien ne l'avait préparée en quittant la quiétude de son village à devoir s'adapter à l'agitation d'une foule inconnue, à supporter tous ces bruits dont elle ignorait le plus souvent l'origine, à l'odeur de la fumée, âcre et permanente, qui l'enveloppait depuis son départ de Saint-Paul-le-Jeune. Marie-Françoise était en fait partagée entre effroi et fascination. Elle se sentait agressée dans sa fragilité de petite fille venant de la campagne mais curieusement le spectacle de ce tableau en perpétuels mouvements finissait par l'intriguer. Il fallait se rendre à l'évidence, tout en étant fortement impressionnée, elle commençait à l'observer avec attention.

Sa découverte du Vieux port, en revanche, fut un enchantement. Une ivresse du regard. Tous ces bateaux amarrés au quai se dodelinaient sur place au rythme d'une douce houle comme des danseuses répétant à la barre la ravissait. Au même moment un trois-mâts fit une entrée solennelle avec la grâce d'une ballerine laissant glisser ses chaussons sur le parquet. Il venait de loin. Son père lui glissa à l'oreille qu'il avait jeté ses amarres il y avait plusieurs semaines dans le port de Constantinople. Ses cales devaient regorger d'huile, de céramiques et sans doute de lin. Ému par le ravissement de sa

filles, il lui confia que ce serait sur un navire semblable qu'ils embarqueraient dans quelques jours pour l'Algérie, même s'il savait que ce serait un bateau à vapeur. Cette perspective la troubla. La présence ostentatoire du bateau turc stimulait sa fierté. Marie-Françoise était fascinée par sa proue effilée qui fendait avec délicatesse la surface de l'eau. Elle était surtout impressionnée par tous ces marins immobiles et silencieux postés le long du bastingage ou suspendus dans l'écheveau des cordages accrochés aux mâts. Ils lui semblaient plus mystérieux que les héros de la mythologie grecque qu'elle avait récemment découverts sur des gravures. Elle se plaisait à penser que malgré sa taille imposante ce navire restait à la fois tellement plus élégant et plus discret qu'une locomotive. Sa comparaison l'amusa.

Autour d'elle les quais s'animaient d'une effervescence bien différente de celle de la gare. De nombreux pêcheurs à la peau cuivrée, le visage vitriolé par le sel et le soleil, les cheveux encore pleins d'écume, pliaient leurs filets. Certains en reprisaient les mailles quand d'autres remplissaient des cagettes de dorades royales serties de leur liseré argenté, de rascasses et de rougets mais surtout de bars surnommés « Le loup de la Méditerranée » qu'ils chargeaient sur des charrettes à bras destinées à approvisionner des commerces du centre-ville ou qu'ils disposaient plus simplement sur des étals en équilibre sur des tréteaux pour une vente immédiate. Des barriques et des tonneaux tout juste débarqués d'un navire s'entassaient pour former une épaisse muraille qu'elle longea avec prudence, plus loin des caisses débordant de fruits qui lui étaient inconnus étaient adossées à des sacs de riz venant du bout du monde. Il y avait aussi du blé, de l'orge et même des ballots de tabac que des dockers aux bras noueux comme des branches d'oliviers hissaient sur leurs épaules. Elle dut enjamber des cageots

éventrés répandant des coulées de dattes, et toutes sortes de denrées auxquelles son père hésitait à donner un nom. Une odeur puissante, mêlant celle des poissons à la pourriture de certaines denrées, flottait sur cet immense marché au-dessus duquel des escouades de mouettes tournoyaient en poussant des cris éraillés. Marie-Françoise était ravie.

Théophile Edouard avait rendez-vous avec un ingénieur des mines revenant tout juste d'Algérie. Sans doute devait-il lui communiquer quelques indications pour sa nouvelle mission. Seule Marie-Françoise l'accompagnait. Ils s'étaient retrouvés à la terrasse d'un bistrot du port non loin de l'église Saint-Ferréol. Son interlocuteur en costume blanc et chaussures vernies, tenant à la main un chapeau de paille l'avait aussitôt intriguée. C'était un gaillard d'une cinquantaine d'années, court sur pattes, avec des rouflaquettes qui lui mangeaient la moitié du visage reliées entre elles par une épaisse moustache broussailleuse. Son embonpoint à l'étroit dans son gilet de satin confirmait que l'homme n'était pas coutumier des expertises au fond des mines. Son métier et ses compétences semblèrent assez floues aux yeux de Théophile. L'homme se voulait surtout rassurant. Il insistait pour relativiser les menaces des épidémies de choléra et de typhus. Quelques années auparavant elles avaient fortement sévi, de même pour lui les famines qui avaient décimé une partie de la population entre 1867 et 1868 étaient oubliées.

« C'était il y a près de dix ans » lança-t-il comme pour fermer le ban. Théophile l'écoutait, décontenancé, sidéré. Il ne lui posa aucune question. Il ignorait les dizaines de milliers de morts auxquels il venait d'être fait allusion. La situation sanitaire de l'Algérie ne l'avait jamais préoccupé. Cela ne lui était même pas venu à l'esprit. Jusque-là il s'était essentiellement renseigné sur le type de mines dans lesquelles il serait amené à travailler, il avait posé des questions sur le matériel, les compétences des

hommes, leur nombre, sur la production évidemment, mais rien sur les conditions de vie, tout au moins sur les maladies qui pouvaient menacer les habitants. Il se demandait maintenant pourquoi cet homme à qui il n'avait rien demandé s'évertuait à le rassurer contre un péril qui selon ses dires n'existait plus.

L'homme au chapeau de paille n'en avait pas fini avec ses recommandations. Le voilà chaussant des binocles « pince-nez », tout en sortant de sa veste en lin passablement froissée une feuille pliée en quatre qu'il étala sur la table. Mokta el Hadid était-il écrit en gros caractères.

« C'est le nom de la ville où je vais habiter ? » demanda Théophile dubitatif. L'autre éclata d'un rire hautain qui lui rappela celui d'un officier qui sévissait dans la Garde impériale.

« Non, pas du tout, c'est le nom de la société pour laquelle vous vous êtes engagé. Votre logerez dans la ville de Beni Saf ».

Le visage de Théophile s'illumina. Il s'empessa de préciser qu'il l'avait déjà repéré sur sa carte. Et pour donner toute sa crédibilité à son propos, il précisa :

« Elle se situe sur la côte, à une centaine de kilomètres d'une grande ville, Oran. »

L'homme fit mine de ne pas avoir entendu, ce qui exaspéra Théophile.

« La société que vous rejoignez exploite une mine de fer, Mokta El Hadid, c'est son nom qui signifie "*La carrière de fer* », ça va vous changer de vos mines ardéchoises au faible rendement. Vous travaillez bien dans le bassin minier de la concession de Pigère-Mazel, n'est-ce pas ? »

Il partit d'un grand éclat rire provoquant un mouvement d'humeur aux tables voisines. Théophile fut décontenancé, profondément blessé. Il ne manifesta pourtant aucun signe d'agacement. Seule sa fille connaissant ses réactions avait senti son irritation. Face à l'arrogance de ce personnage qui

l'exaspérait il n'avait aucune répartie. Il se savait incapable de trouver les mots à la hauteur de cette condescendance méprisante. À défaut de renverser la table ou de le gifler, il ne sut que rester silencieux.

« C'est un Gardois, Paulin Talabot, déjà propriétaire des mines de la Grand-Combe et des chemins de fer du Gard qui en est désormais le patron. Ça vous épate, n'est-ce pas ? ». L'autre ne moufta toujours pas. « Ainsi vous ne serez pas dépaycé » nouveau rire.

« Mais comment travaille-t-on dans cette mine ? » se risqua Théophile. « Vous êtes 200 dont la moitié d'indigènes. Il y a de quoi faire. 700 tonnes de minerai par jour, 200 000 par an, vous imaginez ? Ensuite un train est là pour acheminer tout ce fer vers le port de Bône. Et puis direction la France » fit-il en accompagnant son propos d'un geste ample.

« La France ? On leur prend tout ? On ne leur laisse rien ? » se risqua Théophile. Son interlocuteur le regarda visiblement surpris par sa remarque.

« Pourquoi voulez-vous leur laisser quoi que ce soit ? On les fait travailler, c'est déjà bien. ».

Marie-Françoise s'était détournée. La conversation l'irritait. Elle se sentait mal à travers la gêne de son père. Pour s'évader de cette ambiance étouffante, elle préféra observer l'arrivée d'une élégante jeune femme passant devant leur table. Avec sa robe à taille haute tombant verticalement, un chapeau de paille nacré orné de plumes colorées, une ombrelle de satin fuchsia à la main, cette inconnue fascina littéralement la jeune ardéchoise. Marie-Françoise vivait la présence de cette élégante comme l'incarnation d'une gravure qui venait de s'animer.

« Y a-t-il encore des tensions entre notre présence et les Algériens ? » poursuivit Théophile.

« Foutaise. Nous les tenons avec la bride serrée » Cette fois, Théophile ne pouvait cacher son étonnement.

« Mais, rappelez-vous » dit-il aussitôt pour empêcher son interlocuteur de poursuivre, « l'Empereur s'était bien montré soucieux d'une association entre la France et l'Algérie. Il voulait apaiser les tensions. On disait même que son intention était d'élever les arabes à la dignité d'hommes libres ».

Cette fois l'homme au costume blanc éclata d'un rire ostentatoire, largement surjoué, terriblement désagréable qui l'empêchait presque de parler.

« Mais vous avez vu où il en était arrivé votre Empereur ? C'est le général Bugeaud qui avait raison. Seule la répression est efficace avec ces gens-là ».

Voilà qui en était trop pour un ancien soldat de la Garde impériale. Théophile se leva et partit avec sa fille en n'adressant qu'un simple hochement de tête à son interlocuteur. Cette rencontre venait de le propulser dans une réalité algérienne inconcevable pour lui. Elle lui avait ôté cette part de rêve qui le motivait jusque-là. Marie-Françoise était totalement décontenancée en voyant ainsi son père. Il semblait groggy, articulant des mots privés de son, comme si deux êtres en lui venaient d'entrer en lice. Il se parlait en lui-même. Si elle n'avait pas du tout suivi la conversation avec cet inconnu, elle en avait rapidement compris les conséquences. L'humiliation et les désillusions qui déstabilisaient son père l'affectaient à son tour.

Sur le chemin du retour Théophile eut du mal à sortir de son silence comme si la scène qu'il venait de vivre l'avait bâillonné. Il prit d'abord la main de sa fille. La tendresse de son geste auquel s'ajoutait le contact de sa peau rugueuse avec la délicatesse de celle de Marie-Françoise établirent aussitôt entre eux une complicité impensable l'instant d'avant. Sans doute voulait-il la rassurer. Il ne revint pourtant pas sur la conversation

qui venait de dégénérer. Il parla de la mine. Pas de celle pour laquelle ils se préparaient à traverser la Méditerranée, mais celle qu'il avait laissée derrière lui, à Banne. Il lui raconta qu'il aimait quand tôt le matin il quittait la maison, la nuit commençait à se retirer laissant les premières couleurs de l'aube dégringoler des collines pour teinter la plaine d'un délicat dégradé de violet, d'autres fois c'était un gros nuage oisif qui pouvait peindre le ciel d'un blanc lumineux. Il lui arrivait d'apercevoir sur le sentier de La Combe un chevreuil esseulé qui, sans véritablement s'approcher, semblait venir saluer les mineurs. Plus rarement un sanglier bougon fuyait une menace qui n'existait pas. Il lui raconta aussi l'histoire de cet homme quittant avant tous les autres le village, quand la nuit était encore si épaisse qu'il devait se munir d'une torchère. C'est lui qui préparait les galeries avant l'arrivée des mineurs. Il en allumait les flambeaux et les lampions, vérifiait l'état de leur matériel, s'assurait de la bonne marche des wagonnets. Sa mission était essentielle pour éviter à tous de perdre du temps. Voyant l'inquiétude suscitée chez sa fille pour cet homme isolé, exposé à tous les dangers, qui pouvait rencontrer des sangliers, il la rassura aussitôt en lui disant « qu'il était réputé pour être encore plus bougon que les sangliers, qui de ce fait le considéraient comme étant de leur famille ». Et ils continuèrent leur route en riant.

Deux jours plus tard la famille Lacroix appareillait pour l'Algérie. Leur bateau quitta le port de la Joliette un matin de juillet. La mer était calme et n'avait jamais paru si grande aux yeux d'une enfant. Cap sur Oran. Aucune note, aucun courrier, aucune confiance, pas le moindre indice pour raconter ce voyage, ni surtout pour nous éclairer sur la présence de la famille s'installant en Algérie. On sait seulement qu'elle atteignit comme prévu la ville de Beni Saf, qu'elle y fut bien accueillie,

que son installation dans une maison commune avec une autre famille se fit dans une bonne entente ; en revanche on connaît surtout la brièveté de son séjour. Il fut court. Très court. Trop court.

Théophile Edouard Lacroix mourut soudainement. Le drame eut lieu deux ans à peine après leur arrivée sur le sol algérien. Une attaque cérébrale serait à l'origine de son décès, ou peut-être une crise cardiaque, d'autres ont évoqué une fièvre foudroyante. Sa femme n'expliquera jamais les vraies raisons de sa mort, parce que cela n'avait pour elle plus aucune importance. Après sa disparition, elle évoqua seulement la sérénité de son visage sur son lit de mort, la vie en se retirant lui avait laissé son expression d'homme déterminé et chaleureux. Le corps de Théophile restera de l'autre côté de la Méditerranée, enterré quelque part sur un sol qui n'était pas le sien, près d'un village à peine mentionné sur la carte. Marie-Françoise n'acceptera pas cette mort. Elle refusera de voir le corps de son père. Elle se réfugiera dans le déni pendant de longs mois. Des deux malles qui avaient accompagné, leur installation ne restait plus pour le retour que deux simples valises. Marie-Françoise abandonna quasiment tous ses vêtements comme une seconde peau trop imprégnée d'une ambiance et d'odeurs qui ne lui appartenaient plus.

Le bateau quitta le port d'Oran un matin d'avril. Marie-Françoise et sa maman venaient d'embarquer pour un nouveau voyage, mais cette fois le cap fut mis vers la cité phocéenne.